



LE PREMIER JOUR DE L'HIVER

Sylvain Boutelier

Sylvain Boutelier

Le premier jour de
l'hiver

© Sylvain Boutelier, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-2153-1



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1 : Au commencement

Avril deux mille treize.

Le froid s'était attardé cette année-là et le soleil du printemps peinait à montrer sa force. Les odeurs de peinture, de matériaux neufs embaumaient la maison juste en attente d'une histoire. La construction enfin terminée, nous étions installés. Tout n'était pas parfait, il restait encore beaucoup de travaux à faire : aménager des pièces, peindre, poser du parquet ici et là mais le nid semblait suffisamment accueillant. Après de nombreuses semaines dans la poussière et les bricolages de tous types, la fatigue des aménagements et du déménagement, nous avons décidé d'écrire un peu plus notre histoire en lui ajoutant un nouveau chapitre, le plus important qui soit.

— Je t'appelle dès que je sais, me dit-elle au petit matin.

Assise sur une chaise du séjour, Pauline prenait son petit-déjeuner. En me parlant, elle portait ce large sourire qu'elle arborait au quotidien. Elle ne travaillait pas ce jour-là, et devait se rendre chez le médecin afin d'évoquer une prise de sang réalisée quelques jours auparavant. Je partais impatient pour la journée, dans l'attente de la nouvelle. Dans l'école où j'enseignais, nous arrivions à l'une de mes périodes favorites de l'année : celle des compétitions sportives entre écoles. Je me souviens encore du moment où Pauline m'a appelé. Sur le terrain de football avec mes élèves, je pris le temps de répondre.

— Je m'en doutais un peu mais maintenant c'est sûr, je suis enceinte, m'annonça-t-elle.

Quelle nouvelle ! Toutes sortes de sentiments se mirent à envahir mon esprit : une immense joie bien sûr, mais aussi beaucoup d'interrogations... À qui ressemblerait ce petit être ? Comment seraient ses yeux ? Et son nez ? Allait-il avoir le doux visage de sa maman ? Quels étaient les gestes à connaître pour bien s'en occuper ? J'allais découvrir un monde dont j'ignorais tout. J'allais devenir papa.

Les premières semaines, je me sentais enthousiaste mais perdu dans les magasins de puériculture. Il fallait tellement de choses : biberons, gigoteuse, bodys... Une foule d'objets s'offrait à moi, j'apprenais l'existence et le rôle d'un bon nombre d'entre eux. J'entrepris la lecture de magazines spécialisés, la recherche de ce qui pourrait être utile au bien-être du futur bébé. Un matin, alors que nous allions commander une poussette, je découvris que l'engin en question nécessitait un maniement particulier. La vendeuse elle-même ne parvenait pas à la déplier. Je me demandais vraiment comment manœuvrer cette machine truffée de boutons, de poignées, de consignes de sécurité et capable d'évoluer en fonction du poids ou de l'âge. J'espérais simplement pouvoir la faire rouler.

Ces premiers moments amenaient un souffle nouveau dans notre quotidien et tout se passait à merveille : Pauline n'était pas malade, elle se sentait plutôt bien et s'épanouissait. Elle vivait pleinement cet accomplissement, ce tendre pouvoir qu'ont les femmes et auquel elle songeait déjà dans son enfance. Petite fille, Pauline avait si souvent joué à la maman. Elle volait les coussins du canapé, qu'elle cachait sous son t-shirt pour arrondir son ventre. Dans sa chambre rose, elle jouait pleinement son rôle et soignait, habillait, grondait. Elle avait chouchouté tant de baigneurs. Les poupons, les couches et les faux biberons avaient nourri un instinct qui se réalisait : Pauline ne faisait plus semblant.

Je me souviens de la première visite chez l'obstétricien. J'ai toujours été stressé dans une salle d'attente de médecin. Même si ce n'était pas moi qu'on allait examiner, j'angoissais un peu. En voyant défiler toutes les femmes dans le couloir, je me disais que ce parcours d'auscultation au cours de la grossesse ne devait pas être réjouissant. Un homme aux petites lunettes, coiffé de cheveux gris et affublé d'une blouse blanche passa sa tête dans l'entrée de la salle d'attente. C'était au tour de Pauline. Le visage serein de cet homme témoignait de sa grande expérience. Il exerçait dans un secteur difficile socialement et on le devinait sur ses gardes, un peu agressif sans l'être trop. À travers sa posture, il cherchait à nous faire comprendre que ce genre de rendez-vous était à prendre au sérieux. Nous en étions convaincus, mais il ajouta :

— Vous savez, je vois de nombreux jeunes parents pour qui ces examens servent à « aller voir bébé sur l'écran de la télé », mais ce n'est pas une salle de jeux ici !

Son charisme et ses remarques nous intimidaient, et j'étais un peu gêné d'assister à ce rendez-vous. Je me demandais si j'allais mal vivre le fait de voir cet homme ausculter ma femme, mais l'atmosphère médicale m'absorba très vite. La séance fut relativement courte. Il pratiqua une échographie obstétricale et n'eut rien de spécial à nous annoncer.

— C'est un embryon bien accroché ! conclut-il.

Dans mon esprit, tout allait filer droit, comme le planning de la maternité. Sept rendez-vous furent programmés, la date de l'accouchement approximativement fixée. J'étais loin d'imaginer ce qui nous attendait.

L'été ne fut pas désagréable. Nous ne pouvions pas partir en vacances car notre budget s'était totalement consumé dans les dépenses de la maison. Nous avons passé une belle journée à Boulogne. Un petit restaurant au bord de la mer, la visite de Nausicaa, un moment sur la plage par une chaleur accablante. C'est assez étrange, rien n'était encore arrivé, et pourtant, beaucoup de détails s'accrochent à ma mémoire. Je passais l'été à faire des travaux à l'extérieur. Je revois mon petit potager, où trônaient quelques pieds de tomates cerises. Je me rappelle aussi d'une dispute, un soir, m'envoyant en virée sur les routes de campagne. Les couleurs de ce ciel de soir d'été me reviennent, tout comme le parfum des moissons à peine terminées. Il n'y avait pas de circulation, je roulais en pensant à notre désaccord, et déjà je voulais m'échapper d'une situation qui n'avait pourtant rien de délicate.

Quelques semaines passèrent. Le soleil commençait à être moins fort, les journées devenaient plus courtes, et la rentrée des classes s'était bien déroulée. Un autre rendez-vous chez l'obstétricien nous attendait. Nous allions découvrir le sexe de notre futur enfant. Comme dans toutes les familles, chacun avait livré son pronostic en regardant les lèvres de Pauline, sa démarche, son clignement des yeux, l'allure de ses ongles ou sa façon de parler. Cette séance fut longue, contrairement à la première. L'obstétricien observait, mesurait, le visage sombre et soucieux. Le silence se faisait

pesant. Les mots prononcés par le médecin à la fin de l'examen résonnent encore dans ma tête.

— Eh bien il faut que je vous explique une chose. Vous voyez, normalement, l'estomac est formé comme ceci...

Ce début de discours ne disait rien et disait tout à la fois, ce mot « normalement » pesait un poids énorme. Implicitement, nous comprenions que le docteur avait sorti ses grosses pincettes pour expliquer un élément négatif. Pauline donnerait naissance à une fille, avec un estomac en « double bulle ». En gros, une malformation. L'obstétricien ne savait pas nous en dire plus et nous orienta très intelligemment vers l'hôpital Jeanne de Flandre de Lille pour faire de plus amples examens.

Le chemin jusqu'à la voiture fut long. Nous avançons, l'œil humide et le cœur décomposé. Pauline, employée dans une grande surface de bricolage, devait occuper son poste de conseillère de vente au cours des heures suivantes. Avec du recul, je m'interroge maintenant pour savoir comment elle a pu faire. En tant que future maman, son esprit devait être bousculé, elle se demandait sûrement ce qui se tramait dans son propre ventre. De mon côté, je devais me rendre au domicile de mes parents au cours de l'après-midi. Au moment de franchir leur porte, les larmes me submergeaient. Tous nos rêves volaient en éclats. L'insouciance et la légèreté ressenties aux prémices de ce changement de vie disparaissaient complètement. Elles laissaient place à l'inquiétude, à la peur.

CHAPITRE 2 : Le monde médical

Octobre deux mille treize. Avant les premiers rendez-vous à Lille, nous souhaitions réfléchir au prénom de notre future fille. Trois nous venaient en tête : Marilou, Capucine et Lalie. Difficile de les départager. Finalement, Lalie s'imposa comme le prénom le plus doux, le plus poétique et son étymologie allait en ce sens : « belle parole, beau langage », telle était sa signification en latin et en grec. Ce choix fut aussi important dans le sens où il personnifiait un bébé dont les caractéristiques se dévoilaient uniquement et négativement au cours des différentes échographies.

Dès les premiers jours du mois, Pauline commença à sentir la tension de son ventre. Peut-être était-ce dû au stress de sa première visite à Lille. Le rendez-vous, difficile à organiser, se fit sans moi. Pauline rencontra une spécialiste du suivi anténatal afin de passer une autre échographie. Le visuel n'apporta rien de nouveau, mais l'examen permit de mettre un nom sur la malformation : la sténose duodénale. Le médecin la présenta comme une obstruction du système gastro-intestinal qui empêchait toute circulation alimentaire et digestive. Sans chirurgie, Lalie ne pouvait pas vivre car elle ne pouvait pas manger. Des rendez-vous réguliers allaient maintenant être programmés, pour suivre l'évolution de la grossesse, et nous faire découvrir la prise en charge de cette pathologie.

Quelques jours plus tard, Pauline ressentit de drôles de symptômes : une très forte douleur côté droit, un bourdonnement des oreilles, elle perdait presque connaissance. Un matin, nous patientions dans la salle d'attente de notre médecin, quand cette étrange sensation réapparut. Le malaise la gagnait. Elle était pâle, sans force, j'entendais à peine ce qu'elle me disait.

— Va chercher le docteur, me murmura-t-elle.

Je me souviens être allé interrompre la consultation en cours pour qu'il vienne la secourir. Il l'installa, prit ses constantes, écouta son cœur. A priori, il n'y avait rien de grave. Le médecin se fit rassurant. Selon lui, tout se liait à des baisses de tension. Le malaise partait aussi vite qu'il arrivait. Hélas, il revenait très souvent, trop souvent. Les trajets en voiture devenaient de plus

en plus compliqués et semblaient être des éléments déclencheurs. Il fallait pourtant bien assister aux rendez-vous à Lille, à environ une heure de route de la maison. Au stress de la malformation de Lalie, venaient s'ajouter les malaises de la future maman.

L'attente de notre enfant n'était plus source de plaisir, mais nous devions pourtant aller de l'avant, cet avant brumeux vers lequel nous avançons quoi qu'il arrive. Le temps passait et nous envisagions l'acquisition d'une chambre pour Lalie, sa préparation, la recherche d'une nounou...Une rencontre s'organisa avec une assistante maternelle. Au cours des quelques minutes de trajet, Pauline commença une nouvelle fois à se sentir mal. Les vibrations de la voiture ? La nervosité ? Cette sensation restait sans explications. Heureusement, la crise s'estompa et il y eut une petite trêve dans notre parcours de plus en plus sinueux.

Tout en m'inquiétant pour Pauline, je frappais à la porte d'une coquette maison de village. Une petite dame très calme, à la voix douce et posée nous invita à entrer. Les jouets s'accaparaient son salon : ici et là, des ballons, des poupées et des cubes multicolores décoraient la pièce. Elle évoqua les enfants qu'elle gardait, ses habitudes, les gestes prodigués pour les repas ou la toilette. Son métier était devenu sa passion. Elle nous expliqua comment remplir la paperasse administrative, puis nous donna des exemples d'activités menées avec les enfants. Elle nous emmena ensuite découvrir la future chambre de notre fille, où trônait un superbe lit en bois massif de style ancien. Enfin, nous pouvions nous projeter de nouveau dans un autre univers. Je m'imaginais déjà en train de déposer Lalie avant de partir à l'école, la récupérer le soir et entendre les commentaires : « Lalie a bien mangé aujourd'hui », « elle a voulu jouer dehors », ou « Lalie est en train de s'enrhumer », « elle commence à dire papa vous avez entendu ? »

Mardi 22 octobre. L'échappée fut de courte durée. Déjà, nous devions nous plonger dans une nouvelle vague d'angoisse, l'amniocentèse. Comme vingt à trente pourcent des sténoses duodénales sont diagnostiquées chez des enfants trisomiques, un nouvel examen ralliait notre chemin. Tout d'abord, un test sanguin fut effectué. Il révéla un faible pourcentage de chances d'avoir un enfant atteint de trisomie. Dans un second temps, nous

eûmes un rendez-vous dans le secteur anténatal de l'hôpital Jeanne de Flandre. L'angoisse tirait Pauline. Je n'étais pas plus serein, mais je me devais de rester calme et de la soutenir. Devant le bureau d'accueil, Pauline s'adressa à une infirmière aux cheveux courts et blonds. Les traits de son visage fin dessinaient un peu celui de Cécile de France. Pauline lui avoua être très stressée. Alors que je m'attendais à une réponse bateau du style « ça va aller », son regard teinté de bienveillance nous apaisa. Elle dit d'un ton rassurant :

— Je serai là pour l'intervention et je vais rester avec vous madame.

Pour la première fois, nous ressentions un peu d'humanité et de compassion. Jusqu'alors, nos interlocuteurs ne se montraient pas désagréables mais plutôt insensibles. Nos premières visites dans l'hôpital nous donnaient une impression de froideur, de mécanique, les sourires étaient rares. L'enchaînement des personnes et des injonctions me faisait penser au fonctionnement d'une usine. Pauline passait de mains en mains, en suivant strictement le mode opératoire :

— Donnez-moi les convocations.

— Allez au couloir B, étage 2.

— Adressez-vous au secrétariat.

— Allez dans la salle d'attente.

— Déshabillez-vous.

— Vous pouvez vous rhabiller.

Les praticiens semblaient centrés sur les appareils, les examens, les analyses mais assez éloignés des humains que nous étions. Pauline avait un peu l'impression d'être une chose, un objet sans sentiments, sans peur, sans émotions. Elle ressentait pourtant le besoin d'entendre quelques mots simples, qui auraient permis de l'épauler, de la rassurer dans ce labyrinthe médical. Cette distance était peut-être une forme de protection pour ce personnel. Elle les préservait des affects et de leur impact sur la pratique.